
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 27/2 (2000)

DOI: 10.11588/fr.2000.2.61808

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

ou pas) l'évolution du sentiment de sécurité, les ont définitivement ébranlés. Les récollets sont des combattants de la reconquête catholique de la première moitié du XVII^e siècle. Ils n'étaient pas armés pour affronter la « crise de la conscience européenne » avec une stratégie spécifique » (S. 430).

Die Untersuchung von Meyer leistet einen wertvollen Beitrag zur Erforschung der Geschichte der Rekollekten in Frankreich. Dem Leser wird durch den Bildteil in Farbe und die zahlreichen Karten und Grafiken noch ein weiterer Zugang zur behandelten Thematik ermöglicht. Das Vorwort von Jean-Pierre Gutton unterstreicht die Bedeutung dieser beeindruckenden Arbeit: »... Frédéric Meyer verse une pièce essentielle aux débats historiographiques sur la vie interne des ordres et leurs rapports à la société. Il conduit à poser une question fondamentale: au XVIII^e siècle un grand nombre d'ordres ne recentrent-ils pas leur activité à l'intérieur du couvent, rejoignant une tradition bénédictine? Mais on trouvera aussi beaucoup d'autres richesses dans l'ouvrage. Par exemple une belle analyse des notices nécrologiques, rédigées après un décès par le chronographe de la province, qui confirme comment le souci apostolique s'estompe au profit d'un idéal de modération. Par exemple les pages consacrées aux frères laïcs. Celles encore qui traitent des rapports avec la monarchie qui tente, en particulier, d'utiliser les récollets comme agents de francisation en Piémont. Ou celles qui disent le rôle des notables dévots dans le destin d'un ordre » (S. 10).

Hans AMMERICH, Speyer

Wilhelm A. ECKHARDT, Helmut KLINGELHÖFER (Hg.), *Bauernleben im Zeitalter des Dreißigjährigen Krieges. Die Stausebacher Chronik des Caspar Preis 1636–1667. Mit einer Einführung von Gerhard MENK*, Marburg (Verlag Trautvetter & Fischer Nachf.) 1998, 104 S. (Beiträge zur hessischen Geschichte, 13).

L'importante bibliographie commentée, sur laquelle s'ouvre ce petit ouvrage (p. 5 à 16) indique d'emblée au lecteur que les travaux relatifs à la guerre de Trente Ans et à la reconstruction qui a suivi cette dernière sont fort nombreux. Un colloque sur les traités de Westphalie, qui s'est tenu à Strasbourg en 1998 (Actes réunis par G. Livet et J.-P. Kintz, Presses universitaires de Strasbourg, 1999), en apporte une preuve supplémentaire. A quoi bon, dans ces conditions, ajouter une pierre de plus à l'édifice?

C'est que, jusque là, les études ont surtout porté sur la dimension européenne de la guerre de Trente Ans avec ses implications politiques et religieuses, diplomatiques et militaires, dans le contexte de la suprématie impériale et de la territorialité princière. Si nous ne savons, par contre, que fort peu de choses sur le déroulement de la vie quotidienne (*Alltagsgeschichte*), qui relève de l'expérience des gens qui ont vécu la guerre (*Erfahrungsgeschichte*), c'est que les témoins participent à une civilisation de l'oral – mais peut-on se fier à la mémoire collective? – et ne transmettent guère leurs témoignages par écrit. Tout en relevant de cette culture du souvenir, la « Stausebacher Chronik » couvre une période d'une trentaine d'années (1636–1667) et aurait été rédigée dans les années 1650, donc simultanément par rapport aux faits ou très peu de temps après les événements relatés, ce qui est un gage de fiabilité. Cet essai d'« egohistoire » prend la forme de 98 feuillets manuscrits recto-verso, reliés en parchemin et rédigés en allemand tout-à-fait correct, ce qui est étonnant de la part d'un homme du peuple. Telle qu'elle est publiée ici, la chronique est agrémentée de gravures d'époque, la plupart dues au dessinateur français Nicolas Cochin (1610–1686) qui représente la guerre de Trente Ans de façon moins misérabiliste que le fait, à la même époque, Jacques Callot en Lorraine. L'auteur est parfaitement identifié: il s'agit de Caspar Preis, un Hessois né à Leidenhofen, sans doute à la fin du XVI^e siècle, dans une famille peu aisée de manants (*Einläufige*). Nous savons que, quatorze ans durant, il a exploité une ferme à Schröck (bailliage d'Amöneburg, juridiction de Mayence) avant d'acquérir (probablement

pas en pleine propriété puisqu'il paiera un fermage annuel à l'église protestante de Kirchhain) le *Michaelshof* à Stausebach, qu'il transmettra à ses héritiers. Quelle que soit l'ambiguïté qui entoure la notion de propriété, cette présence à la campagne confère à Caspar Preis une grande familiarité avec les hommes et les choses de la terre, même si la fonction officielle qu'il occupe (il est *Kastenmeister* de 1644 à 1659 et *Bürgermeister* de Stausebach en 1652) semble le situer au-dessus du peuple.

Année après année, la chronique nous livre une foule de renseignements d'ordre événementiel, économique ou psychologique. En toile de fond, les méfaits de la soldatesque, la détérioration climatique, l'épidémie: *a peste, bello et fame* ... Les »partis« d'ennemis (entendez les Suédois), mais également d'amis (*Freund und Feind*) se rendent coupables de toutes les exactions imaginables: pillages (on va jusqu'à déchausser les paysans!), viols, rançons, réquisitions, fourrages, enlèvement de chevaux, dévastation du lin et des blés en herbe, confiscation des cloches ... Aux quartiers d'hiver, générant un sentiment d'insécurité et d'angoisse collectives, s'ajoutent de constantes corvées et de lourdes contributions de guerre, en attendant, au lendemain de 1648, les »contributions de paix« (*Friedensgeld*). Traumatisés, les paysans organisent la défense de leurs villages – fossés et clôtures en bois, tours de garde à l'église – ou se réfugient en ville (à Amöneburg, pourtant assiégée pendant 33 semaines et 5 jours, nous dit-on, en 1644/45) avec bagages et bestiaux. Pour ceux qui restent au village, le produit de la terre est dérisoire comparé au montant des fermages: certaines années, à peine de quoi assurer les prochaines semailles ... La paupérisation de la paysannerie se trouve en effet aggravée par les excès climatiques (la sécheresse de 1641, accompagnée d'une inquiétante invasion de souris, les inondations catastrophiques de 1643, les violents orages de 1654 et de 1656, les gelées tardives de 1658, les rigueurs de l'hiver 1666/67) qui génèrent la cherté du grain et du pain (*die liebe Frucht, das liebe Korn, das liebe Brod*), d'autant qu'une partie seulement des terres peut être mise en culture. A mesure que régresse l'espace cultivé, domaine vital de l'homme, s'étend, au profit des bois et des friches, la nature sauvage, domaine du loup: affamé, ce dernier fait des incursions dans le terroir et le village, attaquant, en mai 1643, les troupeaux de moutons et s'en prenant aux valets de ferme.

Pour expliquer tant de malheur (*Ach Gott, die elend Zeit*, 1644/45), on n'arrête pas de se culpabiliser (l'occupation suédoise de 1636 n'est-elle pas considérée comme un châtement en réponse aux péchés accumulés?) et le recours à Dieu ne fera place à la louange qu'une fois la paix rétablie (*dem allermächtigen, ewigen, barmhertzigen, lieben, treuwen Gott, dem Vatter aller Gnaden, sey ewiges Lob, Ehr und Preiss gesagt in aller Ewigkeit* ...).

A mesure qu'avec la paix tant attendue (*den gewünschten lieben Friden*), l'espoir renaît, on voit les maisons se reconstruire grâce à la gratuité du bois seigneurial (7 maisons habitables à Stausebach en 1644, 18 en 1649) et les terres se remettre en culture. Preis achète son premier cheval en 1651, construit un nouveau bâtiment dans sa ferme en 1657. D'autres indices, au niveau de la paroisse (érection d'un autel en 1663, achat d'une cloche en 1665, réfection du presbytère en 1667) sont autant de signes encourageants. Il en va de même du mariage de Caspar, le fils, qui, en 1653, réunit 13 tablées de convives et coûte au père 22 mesures de bière, 12½ pots d'alcool et 80 livres de viande. Mais rien n'est gagné: du fait de la pénurie de main-d'œuvre, les gages des domestiques flambent et l'endettement fait rage (en particulier à l'égard des Juifs vendeurs de bétail). La persistance des malheurs »structurels« montre que la guerre n'aura été qu'un facteur aggravant d'une misère paysanne latente: épidémies de 1665 – la *rote Ruhr* – et de 1666; épizooties de 1660 et de 1664; incendies de 1657 et de 1661; retour des mauvaises années qui empêchent de cultiver la terre et – indice qui ne trompe pas – de mettre les bêtes à la pâture; menaces de guerre et peur du Turc, »ennemi héréditaire de la Chrétienté«. Aussi est-on à l'affût du moindre signe prémonitoire – le passage d'une comète, le déchaînement d'un orage violent; une sonnerie qui s'emballé (*was es bedeutet würd, das weiss der liebe Gott*) et, en 1654, on brûle trois sorcières. Cette propen-

sion au fatalisme s'exprime dans la formule finale que porte Caspar Preis au bout de sa chronique avec un mélange de simplicité et de confiance: »Une prédiction veut que je meure en 1667. Dieu le sait, moi je ne le sais pas. Dieu le Tout-Puissant fait avec moi ce qu'il veut.«

Même si la langue utilisée et le ton adopté témoignent d'une culture »savante«, le document est très proche des préoccupations populaires de l'époque. Il présente en outre l'avantage de réaliser la synthèse d'indications qui, généralement dispersées dans les archives seigneuriales, notariales et judiciaires, risqueraient d'échapper à la connaissance de l'historien. On ne peut que remercier les auteurs de nous avoir transmis un texte suffisamment rare pour mériter les honneurs d'une édition.

Jean-Michel BOEHLER, Strasbourg

Fred E. SCHRADER, *L'Allemagne avant l'État-Nation. Le corps germanique 1648–1806*, Paris (puf) 1998, 166 S. (Perspectives Germaniques).

Die in den sechziger Jahren einsetzende intensive Erforschung des Alten Reiches, angestoßen von Forschern wie Karl Otmar Freiherr von Aretin, Friedrich Hermann Schubert und Volker Press (um nur einige Namen zu nennen), hat mittlerweile zur Revision des von der kleindeutschen Schule des 19. und frühen 20. Jhs. geprägten negativen Bildes des Alten Reiches geführt. Diese Neubewertung des Alten Reiches ist auch Ausgangspunkt von Fred E. Schraders Essay über *L'Allemagne avant l'État-Nation*. Schrader setzt sich als Aufgabe, das Deutschland vor dem Nationalstaat in seiner *diversité* zu präsentieren. Zugleich betont er aber, daß trotz dieser so offensichtlichen *diversité* eine Einheit des frühneuzeitlichen Reiches bestanden habe, die sich im Zusammenwirken von Kaiser und Reichsständen manifestiere. Es geht ihm darum, das Reich als positiv besetzten *lieu de mémoire* in das kollektive Gedächtnis einzufügen (S. 1–12). Sein auf ein französisches Publikum zugeschnittener Essay gibt in drei Teilen Einblick in Grundprobleme der Geschichte des Alten Reiches. Einleitend wird eine auf den neuesten Gesamtdarstellungen beruhende Einführung in die Reichsverfassung gegeben (S. 13–53). Daran schließen sich Ausführungen über *Représentations de l'Allemagne* (S. 53–70) an, die zum einen auf die Reichspublizistik verweisen, zum anderen ausführlich den *regard français* ansprechen: Wie wurde in Frankreich über das Reich geurteilt, welche Kenntnisse verfügte man über die komplizierten Mechanismen der Reichsverfassung, wie begriff man das ungewöhnliche Reichssystem, dessen Existenz Frankreich seit 1648 garantierte? Schrader beantwortet diese Fragen ausführlich, indem er vor allem die Rezeption des Reiches beim Abbé de Saint-Pierre und bei Jean-Jacques Rousseau referiert, für die die Reichsverfassung zu einem Modell europäischer Friedensordnung wird, eine Idee, die für Schrader noch nichts an Aktualität verloren hat (S. 60–68). Der letzte, *Fin de l'Empire allemand* betitelte Teil skizziert einige Gründe für die Auflösung des Reiches. Die Ursachen für den Untergang des Alten Reiches sieht Schrader vor allem in den aus dem Reichsverband herausstrebenden Großmachtambitionen Brandenburg-Preußens und Österreichs. Die langfristigen Folgen der Französischen Revolution, die sich über zwanzig Jahre hinziehenden Kriege, mündeten schließlich in einer Neugestaltung Deutschlands. Der Wiener Kongreß ging nicht mehr hinter die Beschlüsse von 1803 und 1806 zurück. 1866 und 1870/71 entschied sich die »Neugründung« des Reiches unter preussischer Führung. Damit verfiel das Alte Reich einer *damnatio memoriae*, die erst durch die Erfahrung der Irrwege des Nationalismus im 19. und 20. Jh. aufgehoben wurde. An diese kurze Darstellung schließt sich ein Quellenanhang an, der »de manière exemplaire, au niveau sémantique, les changements des représentations de l'Allemagne du XVII^e au XVIII^e siècle« (S. 93) darstellen soll.

Soweit die Darstellung Schraders, die – dies muß betont werden – nur als Essay verstanden werden will und nicht als Einführung in die Geschichte des Alten Reiches (S. 11). Trotz